

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Le caractère de la mode est de plus en plus oriental et byzantin. Il se retrouve dans la forme des bijoux, dans la disposition des coiffures et dans l'ornement des vêtements. Les charmants petits zouaves et les vestes grecques qui se portent plus que jamais en drap, en cachemire ou en soie, sont brodés d'arabesques d'or, d'acier, d'argent et de jais. Les amples burnous de cachemire blanc, bleu ou amarante pour sorties de bal, sont presque tous illustrés de broderies noir et or, et ornés de magnifiques glands assortis à la broderie. Dans les chapeaux reparaissent l'or et les pierreries, mais choisis et ménagés de telle sorte par nos habiles faiseuses qu'ils redonnent à leurs créations ce cachet de distinction qui à la fin de la saison d'été avait fini par s'oublier devant la vulgarité des imitations.

Quant aux robes, elles se font ou tout unies, pour les très belles étoffes, ou ornées de plusieurs façons différentes qui sont autant de compositions raisonnées. On ne fait plus guère de simples volants. Parmi les robes les plus nouvelles que nous ayons remarquées il s'en trouve une de très beau taffetas à colonnes de satin brun et colonnes de taffetas broché Pompadour, à jupe unie, n'ayant d'autre garniture qu'une ceinture de taffetas noir brodée à la main, un nœud de cou et des pattes assorties sur les manches.

Un détail important à constater, c'est que toutes les robes sont maintenant accompagnées du nœud-broche pareil à l'ornement de la robe.

D'autres robes sorties, comme celle que nous venons de citer, des ateliers de madame Bernard, 462, rue de Rivoli, sont : une, moire bleu saphir, à manches larges formant un peu le coude, ornée de quatre rangs de velours disposés deux par deux et se rapprochant vers la saignée. La figure formée dans le bas par ces velours est terminée par un nœud. Au corsage, l'ensemble des quatre rangs de velours qui produisent un dessin analogue, représente une sorte de corbeille séparée en deux parties. Cet ornement, très difficile à rendre avec la plume, est charmant à l'exécution.

Un taffetas quadrillé, pensée et noir, a comme ornement, dans le bas de la jupe, une demi-grecque, c'est-à-dire un carré oblong posé régulièrement sur une bande de velours uni, un corsage plat et boutonné, et des manches plates surmontées d'une petite manche

courte composée de bouillonnés en travers et de demi-grecques de velours.

Des robes de taffetas noir ont le même ornement de velours étroits, verts ou Magenta, ou bien de larges velours noirs.

Comme robe de fatigue, une très épaisse étoffe grise chinée montée presque plate à très gros plis en dedans, était à corsage plat attaché par de larges boutons de velours noir, avait tout le long de la jupe bordée de velours noir, une rangée des mêmes boutons en arrière des manches dessinant une courbe, une bande et des boutons de velours noir, et au bord de ces manches un revers découpé en grandes dents pointues, chacune de ces dents fixée par un bouton.

Une robe de la maison Gagelin, 83, rue de Richelieu, qui fera époque après la robe *Isabeau*, la robe *Gabrielle* et la robe *Fontange*, c'est la robe *Lavallière* dont la vogue est déjà non moins immense que celle de ses devancières. Elle a été exécutée dans un grand nombre de nuances et non moins séduisante chaque fois. Celle qui vient d'être envoyée à l'ambassadrice de Russie à New-York était de taffetas gris mousseline et Magenta, sans couture à la taille, à bretelles plates retombant sur la taille en arrière et en avant, et à plaques de passementerie. Tout autour de la jupe était un biais de taffetas gris mousseline bordé de taffetas Magenta.

Trois délicieuses robes de bal faisant partie du même envoi étaient, l'une de crêpe blanc à double jupe (car la double jupe entièrement bannie des toilettes de ville, persiste dans les robes de bal), relevée six fois par des rubans de satin bleu, à corsage, à draperies et à manches relevées comme la jupe par des nœuds de satin bleu.

La seconde, de tarlatane blanche toute bouillonnée en long, et ces bouillonnés séparés entre eux par des ruches. Le corsage, disposé comme la jupe, a de grandes engageantes de tulle.

La troisième robe, de tulle rose, a, dans le bas de la jupe, sept petits volants surmontés par une ruche de tulle et une double jupe également de tulle retombant pardessus. Le corsage est couvert de petites chicorées de tulle rose.

Les basquines, non ajustées, à revers sur la poitrine, sont le vêtement le plus gracieux pour les jeunes femmes. On les garnit beaucoup de bandes d'astracan noir ou gris, et de toutes sortes de passementeries.

Pour cette passementerie extrêmement variée de même que pour les rubans, la mercerie fine et ces mille objets de fantaisie qui font la séduction de la mise parisienne, la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, est le

magasin par excellence. Fournisseur de S. M. l'Impératrice, il est le rendez-vous des femmes les plus distinguées de l'aristocratie élégante qui viennent lui demander ces riens charmants qu'elles portent avec tant de grâce. La ganterie de la *Ville de Lyon* est aussi la plus soignée qui se fasse. Ses chevreux et ses castors, d'une qualité supérieure, sont parfaitement cousus, et ses gants à manchettes de même que ses gants *Joséphine* ont une coupe excellente et habilement combinée.

On porte toujours des petits bonnets ronds entourés de ruches ou de garnitures très fournies, entremêlées de fleurs ou de velours. Les lingerie du négligé sont toujours les cols et les manchettes unis de batiste ou de percale piquée, et ceux plus habillés de mousseline brodée ou de guipure. Madame *Colas*, 47, rue Vivienne, a dans tous ces genres de charmantes petites parures. Les trousseaux complets, exécutés dans cet excellent magasin, offrent dans leurs moindres parties cet aspect soigné qui, mieux encore que la richesse des dentelles et des broderies, satisfait la recherche d'un goût délicat. Les jupes de fine percale brodée en relief ou coupées d'entre-deux de dentelle, les camisoles plissées et à médaillons, les peignoirs à garnitures tuyautés ou à petits festons, les chemises à poignets, les petits bonnets de mousseline à rubans blancs, les petits mouchoirs unis marqués d'un joli chiffre ou entourés d'une fine guirlande, font partie d'un de ces trousseaux livrés tout dernièrement par la maison *Colas* à une toute jeune mariée qui change un nom très honorable contre un nom presque célèbre.

Pour cette très jeune femme, presque une enfant jusqu'ici, M. *Desprey*, 38, boulevard des Italiens, avait fait dernièrement un de ces petits toquets plats à bords relevés à aigrette et à longue plume qui se sont presque entièrement substitués aux chapeaux mousquetaires de la saison dernière. Les petits garçons, comme les jeunes filles et les jeunes femmes, adoptent presque exclusivement ce genre de coiffure, que M. *Desprey* fait, soit en velours, soit en feutre, et dont il varie la couleur et l'ornement.

Nous avons vu aussi, chez madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, de ces coiffures, style François I^{er}, de feutre noir et de velours gris.

Les couleurs qui dominent dans les chapeaux de forme ordinaire sont le noir et le blanc, le Magenta et le violet. Il reparait aussi, comme nous l'avons dit, des chapeaux roses. Les branches de fruits et les plantes aquatiques sont très employées comme ornements, mais les plumes le sont plus généralement encore. Madame *Alexandrine* les dispose d'une manière très originale et dont l'initiative lui appartient tout à fait. Ainsi, un chapeau de tulle blanc brodé avait un bord de velours Magenta, entouré de dentelle noire, un fond de tulle tout couvert de petites plumes noires et Magenta, un bavolet de tulle bordé de velours, et comme bandeau, des fruits de la couleur du velours. Les brides étaient noires.

Un chapeau de velours épinglé blanc avait la passe séparée en deux morceaux, celui de droite fixé sur celui de gauche par trois gros boutons d'or, et trois aigrettes noires et blanches s'échappant de dessous le pli qu'ils forment. Le fond du chapeau est de tulle recouvert d'un

volant de dentelle noire, le bavolet est de velours épinglé, les brides blanches, et le dessous de velours noir tuyauté un peu haut dans le milieu du front, plus étroit des côtés, et coupé par cinq gros boutons d'or.

Un chapeau de satin blanc a un fond plat tout recouvert de bandes de velours Magenta, et sur le côté gauche de beaux glands fixés par des médaillons de passementerie blanche.

Un autre de taffetas pensée tout pointillé d'or, est entièrement recouvert de riche guipure noire qui retombe en arrière sur le bavolet comme un petit voile. Entre la passe et le bavolet est un double nœud gracieusement jeté sur le côté, et en dessous sont des touffes de glands de chêne lilas et bleus.

Nulle part comme à Paris, les femmes ont compris que la beauté est leur vie même; car comment pourraient-elles lutter, sinon par cette force immense, contre le monstre des intérêts qui tôt ou tard accaparerait toute la sève sociale, et détruirait l'élément poétique dont les femmes sont la vivante image? Être belle, pour une Parisienne, c'est une question capitale, et que la nature ne tranche pas absolument; car si la nature crée l'harmonie des traits, l'art humain les achève et leur donne le cachet définitif de la perfection. De là chez les Grecs, peuple esthétique avant tout, cette armée de coiffeuses, de parfumeuses, d'artistes en broderie qui font vivre à travers les âges la renommée de Corinthe. Achever, c'est tout ce que l'art peut faire, mais dans certains cas, n'est-ce pas créer une seconde fois? Ainsi, transportée dans la nature, la blonde sublime de Titien ou de Véronèse aura forcément des taches de rousseur, car ces éblouissantes carnations sont trop impressionnables pour que mille accidents de circulation n'en altèrent pas la pureté. Le peintre garde l'éclat du teint, la blancheur rosée voulue par une chevelure d'or; il supprime, comme c'est son droit, les taches de rousseur, et ainsi crée la beauté parfaite. Or, ce qu'il fait pour ses figures, la Parisienne, grâce aux progrès modernes de la chimie, peut le faire pour son propre visage. Cette idéalisation devinée par l'artiste, une composition simple, efficace, anodine, salutaire même, la transforme en réalité. Un produit célèbre aujourd'hui, le *lait antéphélique* de M. *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis, permet de voir réunis ces deux éléments de séduction qui jusqu'ici devaient s'exclure, un teint de neige sans tache et une chevelure luxuriante; ce miracle s'opère tous les jours par un traitement simple, commode, et que l'hygiène recommande aussi bien que le désir légitime de plaire. Nulle difficulté dans l'emploi si profitable d'un excellent cosmétique, et avec les ressources rapides de la publicité actuelle, ce *lait antéphélique* dont nous parlons aurait dû devenir d'un usage si général qu'il fût impossible de rencontrer sur le visage d'une jeune et jolie femme un bouton, une rougeur passagère, une tache de rousseur égarée sur une peau blanche et lisse. Mais quel indispensable progrès n'est pas arrêté par la défiance tant de fois justifiée du public? A force d'être mis en garde contre l'emploi des cosmétiques mal préparés ou indifférents, on redoute même ceux dont l'action bienfaisante a pu être sérieusement expérimentée, et l'on doute même

elle noire, le bavet est de velours épinglé,
blanches, et le dessous de velours noir
peu tant dans le milieu du front, plus étroit
et rempli par ces gros boutons d'or.
Le corsage blanc a un fond plat tout recou-
vert de velours rouge, et sur le côté gauche
dans l'axe par des médaillons de passementerie.
Le corsage de tulle est tout pointillé d'or, et se
recouvre de riches guipures noires qui tombent
sur le bavet comme un petit voile. Faire le
bavet est un double travail grossièrement
de côté, et en dessous sont des tresses de glands
blancs et noirs.
A Paris, les femmes ont compris que
leur vie n'est pas la même; car comment pourrions-
nous, nous par cette force immense, contre les
malheurs qui se font et se défont toute
une vie, et dévorer l'élément poétique dans les
et la vivante image? Être belle, pour une
c'est une question capitale, et que la nature
nous abandonne; car si la nature crée l'har-
monie, l'art humanise les choses et leur donne le
sens de la perfection. De là chez les Grecs,
l'époque avant tout, cette amie de sagesse,
l'art, l'artiste en sculpture qui lui offre à
l'âme la renommée de Corinthe. L'homme, c'est
l'art peut faire, mais dans certains cas,
c'est une seconde fois? Ah! l'homme
la blonde sublime de Titus ou de Ver-
meilleusement des taches de rouille, car on
ces carnations sont très impressionnables par
accidents de circulation n'existent pas la
peintre garde l'éclat du teint, la blancheur
même par une chevelure d'or; il supprime,
est son droit. Les taches de rouille, et ainsi
sont parlées. Or, ce qu'il faut pour les figures,
une, grâce aux progrès modernes de la chimie,
faire pour son propre usage. Cette idéalisation
de l'artiste, une composition simple, efficace,
salutaire même, la transforme en réalité. Un
célèbre aujourd'hui, le lui attribuer de
26, boulevard Saint-Louis, permet de voir
deux éléments de solution qui jusqu'ici de-
vont, un teint de sage sans tache et une
luxuriante; ce teint s'épave tous les jours
naturellement simple, comme si que l'organe
de aussi bien que le lieu même de plaisir.
né dans l'emploi si profitable d'un excellent
et avec les ressources rapides de la publi-
cité, ce lui attribuer de son plein vo-
lonté d'un usage si général qu'il lui attribuer
sur le visage d'une jeune et jolie femme
une tache de rouille, une tache de rouille
sur une peau blanche et fine. Mais quel le-
progrès n'est pas arrivé par la diffusion de
de du public! A Paris d'être mis en publi-
cité des cosmétiques mal préparés ou mal-
dites même ceux dont l'art a localisé
l'usage expérimenté, et l'on doute même



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffes et Ceffes de la M^{me} Gogelin rue de Richelieu, 83.
 Modes d' Alexandrine r. d' Antin, 44 - Fleurs de Perrot Petit et C^o r. Neuve S. Augustin, 20.
 Robes et Garnitures en Passanterie de la Ville de Lyon, r. Ch^o d' Antin, 6.
 Toilettes de G. Violard rue de Choiseul, 4.

Fourgonniers Laverrier & Coisy dep^o rue Montmartre, 123. | Ceffes p^o Moulins Desjardins Rues et C^o r. de Richelieu, 107.
 Corsets plastiques de M^o Bonvallet, Boulevard de Strasbourg, 11. | Ceffes de la M^o de Commission Lassalle et C^o r. de la Grande, 3.

Entered at Stationers' Hall

LONDON, at the Monitor Office, no. 61, York Street, St. John's NEW YORK, Vanoy & General Agent.

MADRID, P. J. de la Pena

LE MONITEUR DE LA MODE
 certain nombre de femmes,
 le plus nécessaire le secours d
 elles disparaître en moins de r
 si profondem
 se repaire sur des trans
 par la maladie, elles hésiter
 dans la crainte de l'au
 pour les rides, cet épouva
 Elles ignorent qu'une préparati
 le peut produire
 l'appareillement des tissus.
 c'est ce fait do
 de faire passer l'ép
 par un état d'irritati
 que diverses colorations anorma
 tout à fait satisfaisant. C
 sont la preuve certaine qu
 poison.
 même fugifs,
 si l'on
 que rien vien
 un moyen d'attain
 mais d'une man
 de servir seuleme
 à l'é
 de se coucher, légè
 le travail se fait ins
 aggraves.
 pour la
 une clarté p
 qui est un de ses p
 de la chevelure ne sont p
 à la perfection de la beauté que
 nous sommes-nous heureuse de signa
 et rigéaratriees de l'eau de qu
 au beau de tamin, préparé
 Loyal, 347, rue Sai
 de l'Empereur, ponna
 supérieures pour entre
 un état parfait de santé et le
 de la souplesse.
 se gercer p
 nous recon
 la poudre royale de sonnets, la pou
 les acnes amygdal
 au be
 Ex comme extraits choisis po
 le bouq
 M. Legra
 et toute la suavitè de le
 est un des plus imp
 le régime, et cependant tou
 pas post-ère une attent
 d'où dépend
 et plus que cela, dans une m
 le bon état de la santé.
 des extraits plastiq

de l'évidence. En vain un certain nombre de femmes, de celles auxquelles serait le plus nécessaire le secours du *lait antéphélique*, voient-elles disparaître en moins de rien ces accidents de la peau qui l'altèrent si profondément, et l'incarnat de la jeunesse reparaitre sur des traits fatigués par le chagrin et par la maladie, elles hésiteront à se servir du remède vivifiant dans la crainte de faner leur visage, et d'y voir poindre les rides, cet épouvantail de la coquetterie. Elles ignorent qu'une préparation dont la vertu est de tonifier la peau ne peut produire un effet dont la cause est l'appauvrissement des tissus. Un autre grief opposé au *lait antéphélique*, c'est ce fait dont nous prévient l'inventeur lui-même, de faire passer l'épiderme soumis à son traitement, par un état d'irritation et de gonflement et par diverses colorations anormales avant de l'amener à un état tout à fait satisfaisant. Ces transformations successives sont la preuve certaine qu'on marche à une complète guérison.

Mais si l'on craint que ces indices, même fugitifs, ne révèlent une entreprise qu'on ne veut avouer, si l'on est obligé à se montrer sans cesse sans que rien vienne trahir le secret d'un traitement, un moyen d'atteindre le même but, un peu plus lentement, mais d'une manière tout aussi sûre est de se servir seulement tous les trois jours au lieu de tous les jours du *lait antéphélique* à l'état pur. On l'applique le soir avant de se coucher, légèrement et sans trop d'insistance, et le travail se fait insensiblement sans traces apparentes.

Mélangé d'eau, comme lotion habituelle pour la toilette, il communique au teint une pureté, une clarté parfaite et cette apparence unie qui est un de ses plus grands charmes.

L'éclat et l'abondance de la chevelure ne sont pas moins indispensables à la perfection de la beauté que la pureté du teint, aussi sommes-nous heureuse de signaler les qualités fortifiantes et régénératrices de l'eau de quinine et de la pommade au baume de tannin, préparées dans la célèbre parfumerie Legrand, 347, rue Saint-Honoré.

L'efficacité de la *crème de l'Impératrice*, pommade d'une finesse et d'une distinction supérieures pour entretenir les cheveux dans un état parfait de santé et leur donner du brillant et de la souplesse.

En ce moment où la peau est disposée à se gercer par les premières atteintes d'un froid rigoureux, nous recommandons aussi la *poudre royale de noisettes*, la *poudre de fleur de riz à la duchesse*, les *savons amygdalins framboisés*, au *cold cream*, au *jasmin impérial* et au *bouquet de la cour de Russie*. Et comme extraits choisis pour le mouchoir : les *fleurs de violettes de Parme*, le *bouquet de l'Impératrice* et le *volcaméria*, auxquels M. Legrand sait conserver tout le naturel et toute la suavité de leur parfum.

La question du corset est aussi une des plus importantes de la toilette. Chacun le répète, et cependant toutes les femmes n'apportent pas peut-être une attention suffisante dans le choix de ce vêtement, d'où dépend la grâce de tous les autres et plus que cela, dans une mesure très sérieuse, le bon état de la santé.

Ce qui fait la vogue croissante des corsets plastiques

de madame *Bonvalet*, 5, boulevard de Strasbourg, c'est que ces corsets qui moulent admirablement la taille, et qui la soutiennent sans la blesser, sont acceptés par la couturière la plus exigeante comme soutien de ses élégantes robes, de ses diaphanes toilettes de bal, de même que le médecin scrupuleux peut la permettre à ses clientes les plus délicates et les plus frêles.

Avant de s'occuper de la partie de la parure qui ne peut faire que rehausser la beauté, toute femme intelligemment recherchée a dû s'occuper de cultiver et de préserver cette beauté elle-même. Avant les ornements accessoires ont dû passer ceux qui servent de base et de point d'appui à tous les autres; mais mille détails charmants et ingénieux sont créés par les fées de l'industrie parisienne pour rehausser encore une beauté cultivée et mise en valeur. Les fleurs sont, sans contredit, un de ces détails les plus poétiques, et la maison de *Laère* est une de celles qui font de la gracieuse spécialité des fleurs, des œuvres d'art en même temps que de séduisantes parures. Nous citerons surtout, parmi les dernières coiffures de cette importante maison :

Une couronne de chrysanthèmes blanches, de feuilles et de fruits de vigne vierge, garnie partout et un peu avancée sur le front.

Une autre de géranium rose avec feuillage, presque toute verte en avant et très garnie en arrière.

Une autre, tout à fait jeune fille, en boutons de roses et héliotrope, garnie dans le haut et sur le côté.

Une autre toute en laurier blanc doublé de feuillage.

D'autres de chrysanthèmes roses et de fruits de sorbier verts, retombant comme une frange en arrière. — De grosses touffes d'hortensias et de feuillages. Une autre de mauves doubles, un peu fantaisie, toute garnie en avant, entr'ouverte en arrière et terminée à droite par une grande branche de fruits rouges.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 617.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours noir, orné de deux plumes blanches retombant en arrière, l'une à droite, l'autre à gauche.

La passe est doublée de soie rose Solferino. Sous la passe, au milieu, il y a une touffe de roses, rose Solferino. Tour de joues de blonde blanche.

Brides de velours rose Solferino.

Robe impératrice, de velours noir, garnie de guipure noire, de passementerie et de boutons de velours noir, avec une étoile rose Solferino.

Le corsage et la jupe d'un seul patron (c'est-à-dire sans couture à la taille), sont boutonnés, devant, du haut en bas.

La manche ronde, taillée à coude, est fendue en biais et garnie d'un rang de boutons partant du coude et venant sur la main.

Une riche guipure est posée à plat en forme de tunique ouverte; elle garnit le bas de la jupe derrière, remonte de chaque côté, se continue sur le corsage et retourne derrière se croiser à la cambrure de la taille, en forme de fichu Marie-Antoinette.

Une passementerie est posée mi-partie sur la guipure, mi-partie sur le velours.

La guipure, haute de 22 centimètres, se réduit un peu vers la taille devant, et se repince derrière au croisement.

Col de dentelle.

Sous-manche de tulle, avec volant de dentelle sur la main.

TOILETTE DE DINER. — Coiffure à bandeaux relevés, ornée de bandes de taffetas pervenche, entourées de dentelles formant un quadrillé sur les cheveux et montant en pointe sur la tête avec un frison de taffetas et de dentelle, avec une agrafe de diamants.

Robe de taffetas antique pervenche broché de petits bouquets de soie or et blanche.

Corsage décolleté, taille ronde, ceinture à boucle d'or, carrée.

Manches. *Cloche* relevée devant par un lien de taffetas bordé de dentelle sous lequel sont formés des plis.

Cette manche est doublée de soie blanche et bordée à l'intérieur d'une ruche blanche.

Une sorte de fichu-étole composé de bandes de taffetas pervenche uni et entouré de dentelles larges sur les épaules et aux pans, formant seulement *picot* à la taille et devant, est retenu sous la ceinture.

Une bande unie, encadrée d'un *picot* de dentelle, rattache les *montants* et forme le *décolleté* du corsage.

Ce fichu se continue derrière comme devant, mais s'arrête à la taille en pointe, entouré d'une coquille de dentelle.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODELES DE LA COUTURIERE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.

Courrier de Paris.

S'il est permis de faire des romans en copiant, textuellement quelquefois, des mémoires des vieux âges, ou même en retournant les habits de quelques romans modernes qui ont fait leur temps, il ne doit pas être interdit de composer un courrier de pièces et de morceaux choisis parmi les faits accomplis autour de nous. — A plus forte raison ! s'écrient certains faiseurs de courriers qui ont leur doctrine là-dessus et de bonnes raisons pour aimer les besognes toutes machées, selon une vaine expression devenue proverbiale. — Non pas ! répondent les autres. Donnez de votre cru et tant que pouvez ! — Ils en parlent peut-être bien à leur aise ceux-là. Comme si tout le monde avait un puits d'imagination à son service. Cela me rappelle ce mot d'un auteur dramatique à son collaborateur qui se plaignait de la faiblesse du troisième acte d'une pièce inachevée.

— C'est vrai ! dit A..., l'acte est bien faible ; pas de situation, pas d'intérêt !...

— Hélas ! soupire B..., que faire ?

— Il y a un moyen, reprit A..., après quelques minutes de réflexion ; ne nous inquiétons pas de l'absence de situation et d'intérêt, faisons un acte tout d'esprit !

A coup sûr, le conseil était bon. Mais le moyen de le suivre ? C'était là le difficile. Qu'en est-il résulté ? Je l'ignore. On a tant joué de pièces sur les scènes de Paris, où il n'y avait ni action, ni intérêt, mais seulement de l'esprit, et tant d'autres où il n'y avait pas même d'esprit, qu'il m'est impossible de vous affirmer que l'œuvre en question ait vu le feu de la rampe. Ce n'est pas à dire que messieurs les auteurs dramatiques ne servent que de leur cru au public. On leur a assez reproché le contraire, et ce n'était pas toujours justice ; car enfin, il y a un vieux mot attribué à un certain poète qui ne manquait ni de fond ni de génie : « Je prends mon bien où je le trouve. » Ce mot a pour lui l'avantage de la date ; on le proclame charmant, adorable, bien trouvé dans la bouche de celui qui l'a dit, et l'on ne permet pas à un auteur dramatique contemporain de le mettre en pratique.

Question de temps ! C'est un peu ce qui faisait dire avec raison l'autre jour à un chroniqueur : « Nous sommes ainsi faits ; nous payons volontiers vingt mille francs pour un vieux vase ; dix mille francs pour un vieux bronze ; deux mille francs pour un vieux laque ; mais nous regardons à payer cinq cents francs un objet moderne, qui, s'il était exécuté avec art, finesse, précision, en coûterait dix mille. Puis nous nous lamentons sur ce que nous appelons l'infériorité des artistes modernes ! » L'observation est juste.

Mais il nous semble, me dira-t-on, que vous faites bien votre profit du vieux dicton et que vous prenez passablement votre bien où vous le trouvez ! Et c'est pour cela que je parais avoir tant réclamé en faveur du principe. Le lecteur en verra bien d'autres, ma foi ! Un vieil auteur, Charron, l'auteur de la *Sagesse*, a dit « que tout livre était fait avec un autre livre. » Et il en savait quelque chose, le vieux philosophe, bien que son ouvrage ait bon air et ne paraisse nullement copié sur d'autres

romanesque qu'on se casse la tête à chercher du neuf, quand le premier est meilleur que rien n'est nouveau sous le soleil, ou pour mieux dire, on ne peut rien inventer dans le bagage d'un homme qui a écrit, quand on a la certitude d'être lu.

Je vous annonce, cependant, je vous annonce, je vous annonce, les uns accomplis, les autres sur le point de l'être. Deux des plus riches héritières de la fortune territoriale de la France, l'une est la fille de M. de Lamoignon, et l'autre de M. de Lamoignon, et dont, au dire d'un certain monde, la fortune territoriale est compromise. L'autre héritière est mademoiselle de Kervéguen, et de la famille bretonne, comme son nom l'indique. Mademoiselle de Kervéguen est orpheline, et son héritage est en partie en Bretagne, et en partie en France. Elle est mariée à un certain M. de Kervéguen, fort bien, et qui a une fortune de Trévise, ayant épousé une certaine M. de Kervéguen.

Mademoiselle de Kervéguen est orpheline, et son héritage est en partie en Bretagne, et en partie en France. Elle est mariée à un certain M. de Kervéguen, fort bien, et qui a une fortune de Trévise, ayant épousé une certaine M. de Kervéguen.

Mademoiselle de Kervéguen est orpheline, et son héritage est en partie en Bretagne, et en partie en France. Elle est mariée à un certain M. de Kervéguen, fort bien, et qui a une fortune de Trévise, ayant épousé une certaine M. de Kervéguen.

Mademoiselle de Kervéguen est orpheline, et son héritage est en partie en Bretagne, et en partie en France. Elle est mariée à un certain M. de Kervéguen, fort bien, et qui a une fortune de Trévise, ayant épousé une certaine M. de Kervéguen.

Mademoiselle de Kervéguen est orpheline, et son héritage est en partie en Bretagne, et en partie en France. Elle est mariée à un certain M. de Kervéguen, fort bien, et qui a une fortune de Trévise, ayant épousé une certaine M. de Kervéguen.

ouvrages. Et que voulez-vous qu'on se casse la tête et s'affaiblisse le cerveau à chercher du neuf, quand le proverbe du roi Salomon déclare que rien n'est nouveau sous le soleil? Faisons donc du vieux, ou pour mieux dire, prenons le plus que nous pouvons dans le bagage d'autrui; on ne risque rien d'emprunter, quand on a la certitude de ne pouvoir pas rendre.

En fait de nouveau, cependant, je vous annoncerai plusieurs mariages, les uns accomplis, les autres sur le point de se conclure. Deux des plus riches héritières de Paris se sont mariées ces jours derniers: l'une est la fille de M. Montaud, conseiller d'État et nièce de M. Lafont, régent de la Banque de France, et dont, au dire d'un confrère bien renseigné: « la fortune territoriale se compte par millions. » Mademoiselle Montaud a épousé M. le marquis de Louvencourt. L'autre héritière est mademoiselle Le Coat de Kerveguen, une créole de la Réunion, et descendante d'une vieille famille bretonne, comme son nom l'annonce assez. Mademoiselle de Kerveguen est orpheline et possède une de ces fortunes comme on était habitué à les voir venir de l'Inde et des pays des fées dans les contes imaginaires. Mademoiselle de Kerveguen, fort belle en outre, est aujourd'hui marquise de Trévisé, ayant épousé le petit-fils du maréchal Mortier.

Le mariage à accomplir et qui produit une certaine émotion dans le monde des lettres est celui de mademoiselle Cuvillier-Fleury, la fille de l'éminent critique des *Debats*. Mademoiselle Cuvillier-Fleury est en même temps la nièce de M. Thouvenel, ministre des affaires étrangères; rien donc d'étonnant qu'elle épouse un attaché de ce ministère. Mademoiselle Cuvillier-Fleury a de qui tenir par tous les côtés à la fois pour être, ce qu'elle est, une femme d'un esprit supérieur.

Puisque nous en sommes sur l'esprit des femmes, parlons d'une innovation qui vient d'être introduite dans les relations et dans les habitudes du monde par une femme dont l'esprit est très vanté par tous ceux qui la connaissent. Il s'agit de madame la comtesse de Marsais dont les soirées... non, mais les diners font grand bruit. Madame de Marsais, ce n'est pas moi qui la nomme, je copie son nom dans une chronique, n'invite plus à dîner; elle reçoit à dîner, comme d'autres reçoivent à causer et à prendre du thé. En effet, madame la comtesse de Marsais, de retour à Paris, fait déposer chez des personnes de son choix des cartes où on lit: « *Madame la comtesse de Marsais dinera chez elle tous les mardis.* » On vient, on compte à six heures et demie les dîneurs présents et l'on passe dans la salle à manger. Si les diners sont spirituels, il n'est pas besoin de le demander; telle maîtresse de maison, tels diners!

Je ne suis pas responsable de la nouvelle, je la donne comme une des choses les plus neuves que j'aie vues encore sous le soleil où il paraît qu'il y a décidément du neuf. Je ne suis pas indiscret en dénonçant le fait, je le prends dans une chronique qui a la prétention d'être toujours bien informée.

On parle comme d'une chose merveilleusement belle des nouveaux appartements de l'Impératrice aux Tuileries. Le salon dit des fleurs a été décoré avec une élégance exceptionnelle par M. Chaplin également chargé de décorer

l'hémicycle de l'Élysée et le cabinet de toilette de l'Impératrice. Le salon qui suit celui des fleurs aux Tuileries a été confié au pinceau de M. Dubuffe; on cite parmi les portraits les mieux réussis, ceux de mesdames de Morny, Murat, Malakoff, de Bassano, Walewska. M. Appert a peint des fleurs et des oiseaux avec ce talent si fin et si distingué qui le caractérise. Le cabinet de toilette de l'Impératrice à l'Élysée sera entouré de glaces avec des peintures sur les glaces elles-mêmes. Tant de luxe est facile, tant de goût ne l'est pas, et sous le rapport du goût l'Impératrice ne le cède à qui que ce soit.

Du luxe au confort (que l'on s'entête à appeler le *confortable*, c'est à dire à substituer l'adjectif au substantif), du luxe au confort, disais-je, il n'y a pas loin. En France nous ne connaissons que le premier; nous ignorons presque généralement le second. Il y a en France bien peu de maisons dans lesquelles on trouve le confort le plus élémentaire, mais dans beaucoup on rencontre un luxe éblouissant. Le vrai confort se rencontre en Angleterre et en Amérique où on l'a élevé à la condition d'une science, où le *home* (le chez soi) rend la famille attachée à son foyer.

Depuis longtemps, par exemple, à New-York toutes les maisons sont pourvues de gaz et d'eau, dont on use à discrétion, dans toutes les chambres, depuis le sous-sol jusqu'aux combles. Et voilà qu'un spéculateur offre à tous les propriétaires de maisons, pour trois cents dollars (un peu plus de quinze cents francs), un moteur à vapeur destiné à chauffer la maison, à tirer l'eau de la pompe, à scier le bois, à arroser le jardin, à laver le logis, à mettre en mouvement une machine à coudre, à battre le beurre, à laver le linge, à faire tourner la broche à rôtir, et en cas de besoin, ajoute l'inventeur, à bercer les enfants!

Mais, aux États-Unis, le luxe extérieur marche de pair avec le confort intérieur. Voici la description d'un magasin de bijouterie qui vient de s'ouvrir dans le Broadway, à New-York. Ce magasin occupe toute une maison, ou plutôt tout un palais en marbre, et la construction seule de cet édifice industriel n'a pas coûté moins de deux cent mille dollars, soit plus d'un million de francs. Ce palais, rempli d'or et de pierreries, a six étages. Le marbre et le fer en forment seuls les matériaux, ce qui met l'édifice à l'épreuve du feu. L'architecture est du style corinthien, et l'intérieur est en rapport avec la façade. Les trois premiers étages sont destinés à l'exposition et à la vente des bijoux; les trois autres servent à la fabrication. Le premier étage consiste dans un salon de quatre-vingt-dix pieds de long sur quarante-cinq de large. On y marche sur du marbre blanc.

Le jour où l'on introduira le confort en France, on y aura introduit du nouveau, et les chroniqueurs ne seront plus aussi embarrassés qu'ils en ont l'air. C'est ce que je nous souhaite à tous.

X. EYMA.



MÉLANGES.

M. Amaury-Duval vient d'achever dans l'église paroissiale de Saint-Germain-en-Laye les peintures de la coupole de la chapelle de la Vierge, et de couronner dignement par cette remarquable composition la série des peintures murales exécutées par lui dans ce monument.

Le thème donné à M. Amaury-Duval était l'Assomption de la Sainte-Vierge, et les dimensions du cadre surbaissé dont il pouvait disposer offraient à la composition d'un pareil sujet des obstacles qu'il a réussi à vaincre avec un rare bonheur.

La mère du Christ, agenouillée dans l'attitude d'une confiance calme et recueillie, retourne vers son fils, entourée d'un de ces chœurs d'anges dont l'étude des grands maîtres religieux de d'Italie a révélé le secret à M. Amaury-Duval.

On vient de placer dans la salle de la cheminée de Bruges, au musée de la Renaissance du Louvre, les estampages en plâtre bistré des six nymphes que Jean Goujon a sculptées en bas-relief sur trois des quatre côtés de la fontaine des Innocents.

Et dans la salle du sarcophage du roi de Sidon, au musée Assyrien, une statue en pied du roi, couronné, haute de 1 mètre 30 c. environ. L'arrangement des cheveux est curieux; le roi porte une tunique collante, et par-dessus une espèce de toge collante aussi et de peu de relief. L'avant-bras gauche est brisé. Cette statue, qui vient de Ninive, paraît être de pierre calcaire.

Pour l'archéologie, sinon pour l'art, cette statue est un monument précieux.

On lit dans l'Indépendance belge :

Le quartier Beaujon va presque disparaître. Ce quartier si neuf encore et déjà si fertile en souvenirs, où tout rappelle Balzac, Chateaubriand, Lamennais et Béranger, sera bouleversé par les deux boulevards qui le traversent et qui vont abattre le fameux cèdre dominant l'atelier de M. Gigoux, le donjon indo-gothique de M. Arsène Houssaye, le château rose tendre du duc de Brunswick, qui a l'air d'un biscuit de Sèvres.

M. Arsène Houssaye, pour se consoler de cette expropriation inattendue, a acheté une figure de Raphaël de la plus grande beauté qui vient d'être rapportée de Rome. C'est une Vierge peinte dans la troisième manière du maître, et qui rappelle la Madone du musée de Dresde. Malheureusement le temps a ruiné quelques parties de cette œuvre sans prix. Toutefois la tête a peu souffert; mais le sein et l'épaule ont été coupés, sans doute parce qu'un enfant Jésus y reposait, ainsi que semble le témoigner le regard divinement maternel de la Vierge.

Dans ce morceau précieux aucune restauration n'est venue masquer l'œuvre de Raphaël, c'est la nature même traduite par cet art simple et divin du maître d'Urbino.

On sait qu'un moment Raphaël eut tant d'enthousiasme pour Léonard de Vinci qu'il en subit l'influence dans sa peinture, bien que sa propre individualité le préservât de toute imitation. Cette adorable tête de M. Arsène Houssaye appartient à cette phase du talent du maître, comme la *Vierge au Palmier*, la *Vierge dans la prairie* et les portraits d'Angela et de Maddalena Doui Strozzi. Au premier aspect, cette tête rêveuse, au regard magnétique, fait songer à Léonard de Vinci; mais on reconnaît aussitôt le dessin, le coloris, le sentiment, le caractère de sereine simplicité, en un mot, le cachet original et sublime qui se révèle dans les œuvres de Raphaël de l'école de Pérugin.

Nous croyons faire plaisir aux mères de famille en leur annonçant qu'on parle beaucoup d'une circulaire du ministre de l'instruction publique qui prescrirait de prendre dans tous les collèges et institutions publiques des mesures très sévères contre l'introduction du tabac et l'introduction des cigares. Des rapports seraient parvenus au ministre, constatant que des élèves consommaient jusqu'à huit ou dix cigares par jour. La croissance physique de plusieurs d'entre eux et leur développement intellectuel s'en seraient trouvés fortement atteints.

Le *North Wester*, publié à la Rivière-Rouge, parle en ces termes de la chasse aux buffles pendant la saison de 1860 aux États-Unis :

Le parti de la chasse aux buffles, cet été, se composait de 500 hommes, 600 femmes, 680 enfants, 730 chevaux, 300 bœufs et 950 waggons. On aperçut les premiers buffles dans le voisinage de la Mauvaise-Côte, à environ cinquante milles de la ligne de division, et, dans une course où 250 chasseurs étaient engagés, 4300 buffles furent tués. Le campement se fit ensuite un peu plus au sud, aux environs des Côtes-de-Sable, près la rivière de la Petite-Souris, et à cette place ils tuèrent au delà de 4000 buffles. Le camp resta là pendant quelque temps afin de sécher les viandes, et comme le buffle devenait rare, on se rendit au Lac-au-Diable, où on s'occupa de la chasse à l'ours, au castor et au chevreuil. Après avoir tenu conseil, il fut résolu que la caravane se rendrait au coteau de la Prairie pour chasser le buffle, vu qu'il en manquait pour remplir les waggons.

Les habitués des jeux de Hombourg vont être privés, pendant quelque temps, de leur théâtre et de la belle salle à manger créés à leur intention dans l'établissement des eaux. Tous les deux ont été réduits en cendres le jour même où on venait de mettre le couvert pour le repas de noces du directeur de la banque. Ces belles salles, modèles d'élégance architecturale et de richesses décoratives, étaient l'œuvre de l'architecte Cluysenier, de Bruxelles. On évalue à plus de 400 000 francs les peintures seules de la salle à manger. La *Gazette d'Elber-*

feld nous apprend que cet accident est arrivé par suite de l'essai de nouveaux appareils à gaz dans le théâtre.

On met en ce moment la dernière main aux travaux de plomberie qui ont eu pour objet d'enrichir de crochets, de chapiteaux, de gargouilles et de frises la nouvelle flèche de bois de l'église Notre-Dame. En même temps on vient de commencer la pose des statues qui doivent s'échelonner sur les quatre grandes contre-fiches étayant la flèche, dans les quatre noues du comble. Ces statues, exécutées en bronze repoussé et de 3 mètres d'élévation, sont celles des douze Apôtres, auxquels il faut joindre les quatre symboles des Évangélistes. Cette disposition, dont on peut déjà reconnaître l'heureux effet, existait dans l'origine; des renseignements trouvés sur place ont permis de la rétablir fidèlement.

La cinquième chasse à courre de la vénerie impériale, dans la forêt de Compiègne, a eu lieu samedi 3 novembre, jour de la Saint-Hubert, avec tout le cérémonial et l'éclat qu'exigeait cette fête des chasseurs. A quatre heures du matin tout l'équipage, en grand costume, a assisté, comme d'usage, à une messe dite par l'archiprêtre.

A midi, une foule de cavaliers et de voitures se trouvaient réunis aux veneurs, au Poits du Roi, le plus beau carrefour de la forêt. L'attaque faite presque immédiatement, on a bientôt entendu les trompes sonner le bien aller. Le cerf forcé est allé tomber près du village de la Croix-Saint-Ouen, où a eu lieu la curée chaude. En moins de deux heures cette partie cynégétique s'est trouvée terminée avec un brillant succès.

Voici, d'après le *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde* de Berlin, des renseignements curieux sur l'état des bibliothèques dans un pays vers lequel est tournée l'attention depuis plusieurs mois. Certains traits montreront une fois de plus la singularité du caractère des Chinois.

En Chine il n'y a pas à proprement parler de bibliothèques publiques, dans le sens que nous attachons à ce mot. Et même, les établissements expressément destinés par les fondateurs à l'usage du public (tels, par exemple, le *Wan-Lau-Koh* ou la bibliothèque du palais de Kienlung à Hangtschau), ne sont accessibles qu'à ceux qui obtiennent un permis spécial des autorités locales; aussi, par suite de cette disposition, sont-elles peu ou point fréquentées.

Mais, par compensation, il y a des bibliothèques particulières. Une des plus importantes est celle de la famille Fan à Ningpo, qui, d'après son catalogue, renferme 4094 ouvrages en 53 799 *kiuen* ou volumes (ou plutôt petits volumes). Elle avait été créée par la famille Yung, mais, après le désastre de cette maison, elle fut achetée par un des membres de la famille Fan, ardent bibliophile, et bientôt elle s'accrut tellement d'ouvrages rares, qu'elle

put être d'un grand secours lors de la mesure prise par Kienlung, en 1774, pour combler les lacunes de la bibliothèque impériale. L'empereur fit répandre des catalogues de ce dernier établissement avec promesses de récompense aux particuliers qui apporteraient des exemplaires manquants à la bibliothèque, même seulement pour les prêter, afin qu'on pût en prendre copie et les faire réimprimer. L'année suivante, un appel semblable fut fait aux libraires. La famille Fan se distingua en cette circonstance; elle envoya 696 livres rares qui manquaient; pour sa complaisance, elle reçut un exemplaire complet du *Ku-Kin-Tu-Shu-Tshi-Thing* ou *Encyclopédie des livres anciens et modernes*, collection imprimée avec des caractères mobiles en cuivre, rassemblée par ordre de l'empereur Kanghai, et tirée à fort peu d'exemplaires. Elle donne des renseignements sur plus de 40 000 ouvrages d'astronomie, géographie, sciences naturelles, etc.

C'est ici que se montre la bizarrerie chinoise. Cette collection est gardée comme autrefois le jardin des Hespérides. Elle est située dans le quartier méridional de la ville de Ningpo, au milieu d'un jardin décoré dans le goût chinois, avec des bouquets d'arbres, des grottes, des montagnes en miniature, des défilés, des lacs et autres merveilles d'une nature artificielle. Chaque membre de la famille Fan a fait mettre à la bibliothèque une serrure particulière dont il garde la clef. Il n'est donc possible d'ouvrir ce dépôt littéraire qu'avec le consentement de tous les membres de la famille, et il est d'usage que cette opération ne s'accomplisse jamais qu'en leur présence. M. Mac Gowan, qui fournit ces détails, dit que les règles précédentes s'appliquent à beaucoup d'autres bibliothèques particulières.

Le *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde* pense qu'il y a là beaucoup de trésors inexplorés, et il engage même, en sa qualité de recueil géographique, la Société qui s'est établie récemment à Shanghai, à les étudier et à en extraire ce qui concerne plus particulièrement la géographie ancienne et moderne. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les livres concernant cette branche de la science sont peu nombreux dans les bibliothèques chinoises, tandis qu'ils abondent au dehors. Ce sont les *tshé*, ou descriptions, sous le rapport topographique et historique, des provinces, des départements (*Fu-Tsché-Li*), des districts (*Hien-Tsché*), les plus petites localités qui ont leurs monographies d'autant plus étendues et détaillées, que l'endroit est moins important par lui-même. Pour la province de Tsche-Kiang seule, ces *tshé* formeraient une collection d'environ 700 volumes; ce nombre, pour tout l'empire, monte à plus de 40 000.

LOUIS DE SAINT-PIERRE

BLUETTES ET BOUTADES.

.. Lorsqu'un poète se noie, voyez si sa bourse ne revient pas sur l'eau.

.. Les méchants se font plus vite craindre que les bons ne se font aimer.

J. PETIT-SENN.

LES BANDITS NOIRS.

(Voyez le numéro précédent.)

Quand elle eut repris connaissance, elle rendit compte de l'horrible spectacle qui avait frappé ses yeux, en communiquant à Henri les motifs qui la portaient à accuser Macandal d'être l'auteur de ce lâche assassinat et de cet enlèvement odieux.

Autant, sinon plus, que l'assassinat de son père, l'épouvantable révélation que Lucinde fit à Henri de l'amour de Macandal pour Antillia, souleva l'indignation du jeune créole. De retour sur son habitation, où tous les habitants du Prêcheur l'avaient accompagné, il releva le cadavre du chevalier qu'il tint pressé contre son cœur en le couvrant de baisers.

— O mon père, murmura-t-il avec des sanglots dans la voix, mon père je te vengerai ! Je savais bien, ajouta-t-il en ramassant l'épée dont la lame était rouge de sang, je savais bien qu'il n'avait pas attendu la mort assis dans son fauteuil de souffrance ! Voyez cette épée, si noblement portée jusqu'à ce que ce bras défaillant ait été vaincu par l'âge et les maladies, elle s'est encore une fois plongée dans le sang de ces misérables. Mais si elle a été impuissante à défendre sa vie et la liberté de ma sœur, elle sera formidable entre mes mains pour punir le lâche.

Henri coucha sa tête sur l'épaule du cadavre, et couvrit de larmes et de baisers ce noble visage sur lequel s'était conservée toute l'énergie qui l'animaient au moment où l'assassin avait frappé le coup de la mort.

-- Messieurs, reprit Henri en se redressant tout à coup calme et ferme, il faut que j'oublie ma douleur pour songer à un autre devoir, et vous m'aidez bien certainement à l'accomplir. Marchons sur le camp de Macandal, exterminons jusqu'au dernier cette bande d'infâmes brigands. Cette fois au moins, et devant un pareil attentat, le marquis de la Varenne, j'espère, ne prêterait plus son appui aux esclaves *marrons* ; il nous donnera les secours et les troupes nécessaires pour cette campagne.

Quand Henri et Du Buc se trouvèrent seuls, Lucinde s'approcha d'eux en tremblant, et se jetant aux genoux de son maître, dont elle pressa avec effusion les mains qu'elle couvrit de larmes :

— Oh ! pardon, maître, dit-elle ; je suis bien coupable de ne vous avoir pas prévenu de cet amour de Macandal pour mademoiselle Antillia ; mais quand j'ai surpris ce secret, je ne savais pas bien de qui je devais me venger, de Macandal ou de

mademoiselle. J'avais des nuages dans le cerveau, et ce n'est que ce matin que le soleil a lui dans mon cœur. Je veux racheter ma faute en vous rendant un grand service.

— Quel service ? parle.

— Quand j'eus révélé à Fabulé la confidence que Macandal vous avait faite, Fabulé jura que le mulâtre périrait de sa main. Oh ! je l'y aurais aidé de bien bon cœur dans ma jalousie ; mais ce matin j'ai surpris au camp de Fabulé un plan de révolte où il s'agissait de l'extermination des blancs. Votre nom a été prononcé, je me suis souvenue alors de vos bontés pour moi, je me suis souvenue de mon excellente maîtresse, et je me suis enfuie pour vous avertir.

Henri écoutait Lucinde avec une extrême attention.

— Où veux-tu en venir ? lui demanda-t-il.

— Je vous ai dit, maître, que Macandal n'avait pas de plus grand ennemi que Fabulé. Vous allez entreprendre contre ce mulâtre une expédition où les blancs ne réussiront jamais. Je connais maintenant les chemins qu'il faut traverser pour arriver au lieu où les *marrons* se sont fortifiés, vous n'y atteindrez pas. Eh bien ! moi, je vais aller retrouver Fabulé, je lui promettais de votre part tout ce que vous voudrez que je lui promette, pour que ce soit lui qui attaque Macandal, et délivre de ses mains mademoiselle Antillia.

Henri réfléchit un instant, se concerta avec Du Buc, et dit à Lucinde :

— Vas, agis comme ton dévouement t'inspirera, et si tu fais prendre Macandal, tu auras ta liberté pour récompense.

Lucinde embrassa les mains d'Henri, se releva toute fière et toute rayonnante de la mission qui venait de lui être confiée, et partit en hâte pour le camp de Fabulé.

— Attendrons-nous, demanda Du Buc, le succès de la tentative de Lucinde ? Ou bien nous mettrons-nous en campagne avec nos propres forces et avec les secours que le gouverneur ne pourra pas nous refuser ? Ne craignez-vous rien pour notre pauvre Antillia.

— A coup sûr, mon cher Du Buc, répondit Henri, si je n'écoutais que les commandements de ma tendresse, je volerais, seul au besoin, à travers obstacles et dangers, au secours d'Antillia ; mais laissons agir Lucinde. Les nègres possèdent, vous le savez, des ressources puissantes et cachées ; et puis en considérant les abîmes dont nous sommes entourés, je suis tenté de ne pas croire aux événements qui se sont accomplis ici, ou plutôt je crois qu'ils se sont accomplis différemment et dans un but autre que celui dont parle cette négresse. Il

n'y a de vrai et de cruellement positif que l'horrible assassinat de mon malheureux père. Tenez, mon cher ami, continua Henri après un court moment de réflexion, nous ferons bien d'être prêts à des événements graves qui réclameront notre présence ici; car il soufflera du côté de Saint-Pierre un vent qui nous apportera plus de tempêtes que celui qui viendra du côté de la montagne Pelée.

— Vous avez raison, Henri, répondit Du Buc en serrant affectueusement les mains de son cousin; j'ai, comme vous, de sinistres pressentiments.

Les faits que nous venons de raconter et ceux que nous allons dire, s'étaient passés simultanément à Saint-Pierre et au Prêcheur.

L'arrestation de Clermont, son arrivée à la prison de la ville et le bruit de sa condamnation à mort, avaient produit une impression de stupeur dans la population. Quand la nouvelle en parvint jusqu'à madame de Saint-Chamans, celle-ci ne put retenir un cri de désespoir, qui s'échappa de son cœur. Elle se sentait perdue, elle voyait s'écrouler tout l'échafaudage de ses ambitieux calculs.

Et Maubrac n'était pas là pour soutenir son courage défaillant et pour l'aider de ses conseils!

La comtesse avait jusqu'alors joué son rôle avec une habileté toute machiavélique. Elle avait su conquérir sur l'esprit de la Varenne une influence considérable; elle avait fatalement encouragé le marquis dans cette voie de despotisme et de taquinerie qui avaient excité la haine des colons; elle avait enfin ménagé progressivement l'heure où devait éclater cette révolte dont nous avons exposé le but. On se souvient qu'il s'agissait pour elle, et sans paraître y prendre part, de renverser La Varenne et de faire proclamer Clermont gouverneur. On se rappelle également, sans doute, quels étaient les projets de madame de Saint-Chamans, et pour le compte de qui elle agissait de la sorte.

On s'explique ainsi le trouble que l'arrestation de Clermont, le naïf instrument de cette politique tortueuse, dut produire dans l'esprit de madame de Saint-Chamans. Tous ses plans étaient renversés d'un coup; il y allait même de sa propre vie, car elle redoutait qu'un retard dans le succès ne donnât à Du Buc le temps de recevoir de Paris les renseignements qu'il n'avait pas dû manquer d'y demander, — par suite des confidences de Dubost.

La comtesse croyait n'avoir plus qu'un parti à prendre — la fuite! Sa pensée se reporta tout de suite sur ce Fabulé qu'elle avait trouvé si docile et si reconnaissant pour elle dans leur rencontre. Fabulé, à coup sûr, ne lui refuserait pas l'hospitalité qu'elle irait lui demander. Tous les autres événements qui étaient la conséquence de son alliance avec le chef des marrons: l'enlèvement d'Antillia,

la recherche de son mari, sa vengeance contre Du Buc, elle avait tout oublié dans la préoccupation de son propre salut.

Folle de terreur, elle s'appretait à sortir pour gagner l'ajoupa de Maubrac, lorsque celui-ci entra avec son calme et son imperturbable aplomb habituels.

— Qu'est-ce donc, Claudine? demanda-t-il à sa sœur, et où vas-tu ainsi comme une effarée?

— Ne sais-tu rien de ce qui se passe?...

— Je sais tout, chère sœur.

— Le coup est manqué, dit la comtesse d'un ton désespéré.

— Il n'est qu'ajourné, et nous trouverons bien moyen de recommencer l'entreprise et d'en accélérer le succès.

— Mais Clermont...

La comtesse fut interrompu par un hurrah de vivats formidables qui éclatèrent sur tous les tons dans les rues de la ville.

Ces manifestations étaient provoquées par la nouvelle de la mise en liberté de Clermont, que les colons portaient en triomphe par les rues au cri de: « Vive du Parquet! »

Le cortège défila sous les croisées de Claudine. Cachée derrière les jalousies, elle le regarda passer. Un éclair de joie jaillit de sa prunelle.

— Crois-tu, lui dit Maubrac, que cette frénésie pour ton du Parquet ne soit pas d'un bon augure? Avec ce nom-là, attaché à un pareil homme, nous pourrions, quand nous voudrions, soulever la colonie entière.

— C'est vrai, murmura la comtesse, en qui la confiance venait de renaître.

Maubrac continua:

— Le côté grave de la situation est que la paix paraît être signée entre la Varenne et les colons.

— A quelles conditions? demanda vivement la comtesse.

— C'est ce que j'ignore encore, mais je le saurai bientôt. En tout cas, cette paix ne peut être de longue durée. Les colons ont trop haï la Varenne pour s'éprendre d'une tendresse sincère. Quant à lui, il est trop habitué, maintenant, à faire tout ce qu'il faut pour mériter cette haine. Le plus pressé est de négocier avec d'Autanne et Du Buc l'échange des prisonniers; car il importe que nous nous débarrassions au plus tôt de ton mari.

— Antillia est bien entre les mains de Fabulé?

— Parfaitement; seulement ce sauvage a commis un atroce et horrible crime qui a exaspéré davantage les colons. Il a assassiné le vieux chevalier d'Autanne. Heureusement les créoles, par une complication d'incidents divers dont je n'ai pas très bien saisi le fil, sont convaincus que l'auteur du crime

et de l'enlèvement est Macandal. C'est contre lui qu'ils vont diriger une battue pour laquelle ils viennent demander des secours à la Varenne. Cette erreur favorisera singulièrement nos projets. Pendant que l'expédition s'égarera dans les sentiers perdus de la montagne Pelée, à la poursuite de Macandal, nous proposerons l'échange des otages; les blancs auront eu le temps de perdre assez de monde pour ne pas demander mieux que de négocier. Une fois ton mari disparu de la scène...

La comtesse n'écoutait plus Maubrac. La tête penchée sur sa poitrine, le regard fixé à terre, elle semblait poursuivre une pensée confuse encore.

Les pas de la Varenne se firent entendre sur l'escalier; la comtesse se leva vivement.

— Viens me retrouver dans un instant, dit-elle à son frère.

Maubrac sortit au moment où le marquis entra.

XI.

Un double motif amenait la Varenne auprès de madame de Saint-Chamans. Il avait été frappé de l'enthousiasme excité par Clermont, et cette promenade triomphante à travers la ville lui inspirait de sérieuses inquiétudes. Pendant que Maubrac et la comtesse se réjouissaient des sympathies dont Clermont était l'objet, la Varenne méditait sur l'influence que le nom vénéré des du Parquet exerçait sur les colons.

— C'est là, se disait-il, un homme véritablement dangereux. Incapable de tirer parti à son avantage de cette sympathie qui tient de la dévotion, il est à ménager, cependant, de peur qu'on ne se serve de lui... à moins qu'il ne soit plus prudent de le faire disparaître.

D'une autre part, la préoccupation dominante de la Varenne était de se débarrasser d'un rival dont la présence entravait ses projets sur mademoiselle d'Autanne. Il s'était rappelé la haine de la comtesse contre Du Buc, haine inexplicable d'abord pour lui, et dont il tenait le secret. Il se sentait entre les mains un puissant ressort à faire jouer.

— Eh bien! ma chère Claudine, dit le marquis en souriant avec hypocrisie, nous venons de gagner une grosse partie. Ah! mes pressentiments et mes antipathies n'étaient pas si mal fondés, comme vous voyez. Ces colons sont des rebelles insensés et des gens dangereux qu'il faut mener l'épée haute.

— Et vous savez tenir la vôtre d'un bras assez ferme, mon cher marquis, pour n'avoir plus rien à craindre désormais.

— Oui, la paix est signée, mais une paix dont je me défie. Les causes de mésintelligence ont disparu

en apparence; le complot pour le soulèvement des esclaves de Du Buc est évanoui; j'oublie, je pardonne tout, et je rends la liberté à Clermont du Parquet.

— Vous avez bien fait; ce M. de Clermont est peu dangereux, en somme.

— C'est vrai, reprit la Varenne, mais ces damnés créoles se sont réservé des prétextes pour recommencer au premier caprice d'une tête un peu chaude.

— Expliquez-vous.

De la Varenne était visiblement embarrassé. Il venait jouer devant la comtesse une comédie d'astuce dont le dénouement pouvait être terrible, et où allait s'engager une lutte de passion. Or, la diplomatie n'était pas précisément le fait du marquis; il hésita donc un instant, puis prenant une résolution soudaine, il embrassa la comtesse avec une apparente effusion.

— Savez-vous, ma chère Claudine, lui dit-il sur un ton d'insouciance, à qui messieurs les colons font remonter la responsabilité de tous les troubles qui grondent autour de moi, de toute la haine enfin que je leur inspire et dont ils ne font pas mystère?

— Non, ma foi!

— Devinez...

— Mon Dieu! mon cher la Varenne, puisque vous savez, vous, et que j'ignore, moi, ne m'interrogez pas, et expliquez-vous, répondit la comtesse avec une impatience où paraissait de l'inquiétude.

— Eh bien, Claudine, c'est sur vous que pèse une si lourde responsabilité.

— Sur moi! murmura la comtesse en frissonnant de la tête aux pieds.

Et en même temps elle pâlit.

— Que vous importe cela? dit de la Varenne avec un accent qui jouait à la fois le mépris et l'expression du plus tendre et du plus aveugle amour.

— Je veux savoir tout, commanda madame de Saint-Chamans.

De la Varenne lui rapporta alors, mot pour mot, les révélations de Du Buc. La comtesse, qui entendait pour la seconde fois ces terribles confidences, où son existence entière était compromise, lança à de la Varenne un regard de lionne qui pénétra jusqu'au fond de sa pensée.

— A quoi bon ces larmes et cette colère, ma chère Claudine? reprit le marquis sur un ton patelin, ai-je besoin de vous dire que je ne crois pas un seul mot de ces abominables accusations où il entre autant de jalousie contre vous que contre moi? Elles ont glissé sur mon cœur. Allez, vous êtes et vous resterez pour moi ce que vous avez été, dès le premier jour que j'ai eu le bonheur de vous connaître.

— Qui vous a conté cette fable infâme? demanda la comtesse.

— Quelqu'un que déjà vous haïssez, et je comprends aujourd'hui votre haine.

— J'aurais de la peine à nommer quelqu'un, car je hais également tous ces créoles.

— Le coupable est M. Du Buc, répondit la Varenne.

— Ah! c'est M. Du Buc! Vous avez été bien bon de l'écouter jusqu'au bout, sans le souffleter comme un lâche, ainsi que vous auriez dû faire si vous eussiez eu pour moi la moitié de l'estime et de l'affection que vous dites.

— Voyons, ma chère Claudine, faut-il vous répéter que je n'ai pas ajouté foi à cette calomnie; pas plus, vous le pensez bien, que je ne suivrai le conseil qu'il m'a donné à ce propos.

— Vraiment! Ah! il a pris la peine de vous donner un conseil! Et quel est-il ce conseil?

— M. Du Buc a ajouté que le calme renaîtra dans la colonie, et que les colons et moi vivrons en bonne intelligence, dès que je me serai séparé de vous...

— Ah! je suis en cause à ce point... Et vous avez décidé que je partirais, n'est-ce pas?

— Qui vous dit cela? Au contraire; mon intention formelle, et je serai inébranlable, est de vous faire respecter, Claudine, et de montrer par mon attachement à vous le prix que je mets à votre présence ici.

— Eh bien! soit, s'écria la comtesse, je partirai, je quitterai ce pays, je vous rendrai à l'amour de vos colons.

— Vous êtes folle, en vérité, Claudine!

— Mais, continua celle-ci sans paraître entendre le marquis, avant de m'éloigner, je me vengerai de ce M. Du Buc!...

Le visage de la Varenne s'illumina de joie. Ces derniers mots, prononcés par la comtesse avec l'accent de la rage la plus violente, lui assuraient le succès auquel il avait visé.

— Vous ne quitterez pas la colonie, ma chère Claudine, répliqua la Varenne; à aucun prix je n'y consentirai... Quant à votre vengeance contre M. Du Buc..., c'est votre affaire.

La comtesse leva vivement la tête et regarda le marquis en face.

— Quoique la chose n'en vaille véritablement pas la peine, reprit celui-ci, un peu embarrassé de ce regard tout de feu. Ce sont là, continua-t-il, de ces calomnies auxquelles sont journellement en butte toutes les femmes, dans cette société-ci, aussi bien que dans le vieux monde.

— Ainsi, murmura la comtesse, vous me conseillez de me venger?

— Je vous répète que le crime de M. Du Buc ne mérite, à mon avis, que le mépris.

— Mais vous me laisserez agir, du moins?

— Cela vous regarde.

— C'est bien! fit madame de Saint-Chamans. Oh! il me payera cher cette infamie!

La Varenne n'avait joué encore que la moitié de sa comédie. Le premier triomphe qu'il venait de remporter était facile; le moyen, pour y arriver, brutal et grossier, mais infaillible. En aiguissant la haine de madame de Saint-Chamans contre Du Buc, il poussait inévitablement celle-ci dans la voie d'un crime dont le résultat devait le délivrer d'un rival importun dans son amour pour Antillia.

Mais ce n'était pas tout encore; de la Varenne avait un ennemi que sa popularité lui rendait redoutable, cet ennemi c'était du Parquet. En autorisant la vengeance de Claudine il comptait en retour sur sa reconnaissance et son appui pour anéantir son compétiteur. Il s'autorisa du témoignage d'intérêt qu'il venait de donner à Claudine pour exiger d'elle une preuve de dévouement.

La Varenne laissa un moment la comtesse sous le poids de la révélation qu'il lui avait faite, et savourant sa vengeance, qui devait être d'autant plus implacable que l'outrage avait été plus grand. Quand il jugea que le fiel s'était bien distillé dans le cœur de la comtesse, il s'approcha d'elle, et lui pressant les mains avec tendresse :

— Vous me disiez tout à l'heure, ma chère Claudine, que du Parquet était un homme peu dange-reux...

— En effet, répondit celle-ci un peu distraite.

— J'en conviens aussi, reprit le marquis; mais il n'en est pas moins vrai que les manifestations enthousiastes dont il a été l'objet ce matin, cachent une menace au fond et me donnent fort à réfléchir. Mon autorité et ma personne même peuvent être compromises... Or, ma chère Claudine, vous avez besoin que mon pouvoir demeure inébranlable; vous avez une vengeance légitime à exercer, et...

— Où voulez-vous en venir? demanda vivement la comtesse.

— Je voudrais un piège où faire tomber du Parquet. Trouvez donc un prétexte pour me débarrasser de lui à tout jamais.

Ce projet n'était point du goût de madame de Saint-Chamans. Elle avait trop besoin de Clermont pour le laisser exposer aux vengeances de la Varenne, encore moins pour y aider.

— Que vous importe, dit-elle au marquis, qu'il y ait des menaces dans les sympathies qu'excite M. Clermont du Parquet? Voyons, ce malheureux a-t-il les épaules assez larges pour porter le fardeau

du rôle que vous vous imaginez qu'on voudrait lui faire jouer ?

— D'accord, fit la Varenne; mais cet homme m'importune avec la popularité de son nom. Je voudrais éviter de le renverser par un moyen brutal et par trop évident, du piédestal où les colons l'ont élevé. Trouvez donc, imaginez, ma chère Claudine, un piège où je puisse le prendre... Nous y avons intérêt, vous et moi.

Un éclair traversa l'esprit de madame de Saint-Chamans. Le marquis venait de lui mettre entre les mains l'arme la plus puissante qui pût servir sa politique et ses projets d'avenir. Sauver Clermont en paraissant le sacrifier aux rancunes et aux terreurs de la Varenne, lui sembla être le nœud de cette comédie qu'elle avait entrepris de mener à bonne fin. Elle dissimula sa joie et prit le ton le plus indifférent pour demander à la Varenne :

— Est-ce bien sérieusement que vous parlez ainsi ?

— Très sérieusement.

— Eh bien! puisque vous y tenez à ce point, je vous débarrasserai de Clermont.

— Comment vous y prendrez-vous ?

— Ah! vous me laisserez bien au moins le temps de tracer mon plan et de le mûrir ?

— A votre aise, chère amie.

La Varenne était tout fier en croyant avoir pris la comtesse au piège qu'il lui avait tendu. Il dissimula sous une effusion exagérée de reconnaissance, l'immense joie qu'il éprouvait. Du Buc et de Clermont ses deux compétiteurs, ses deux rivaux en pouvoir et en amour, disparaissaient du même coup. La même main les frappait, l'un par une vengeance adroitement attisée, l'autre en suite d'un dévouement facilement acheté.

Ce double crime s'accomplissait à son profit, sans qu'il eût rien risqué de sa personne et de son caractère. La responsabilité tout entière pèserait, dans ses calculs, sur madame de Saint-Chamans, qu'il était tout prêt, au besoin, à sacrifier à la vindicte créole, en paraissant de la sorte satisfaire à la plus vulgaire justice.

La Varenne, ignorant à quelle cause était due cette popularité soudaine et inquiétante de Clermont, ne pouvait pas soupçonner qu'en organisant contre lui un complot, d'accord avec madame de Saint-Chamans, il tombait dans un piège ourdi par la comtesse elle-même.

En se levant pour se retirer, heureux et satisfait de sa combinaison machiavélique, la Varenne pressa la main de Claudine.

— Ainsi, lui dit-il, c'est bien entendu; vous me débarrasserez de Clermont du Parquet ?

— Service pour service, répliqua la comtesse.

Vous me livrez ou vous me laissez prendre Du Buc.

— Le pacte est signé, ma toute belle; dévouement pour dévouement. Votre sort n'est-il pas lié au mien, votre fortune n'est-elle pas attachée à la mienne ?

— A propos, fit la comtesse, si vous commenciez par désigner Du Buc pour faire partie de l'expédition contre Macandal... Vous comprenez...

— Vous avez raison, parbleu !

A peine de la Varenne fut-il sorti que madame de Saint-Chamans poussa un rugissement de hyène à la vue d'une proie dont elle est sûre.

— Ah! dit-elle en se promenant avec agitation dans la chambre, à nous deux maintenant. M. Du Buc et M. de la Varenne! Je vous tiens en mon pouvoir.

Claudine se laissa tomber sur un siège. Ses yeux clos à demi semblaient regarder en elle plutôt que s'arrêter sur aucun objet extérieur; ses dents serrées coupaient sa lèvre inférieure, sans qu'elle parût sensible à la douleur de cette blessure; son front, plissé par une contraction nerveuse, était à moitié caché dans ses deux mains dont les doigts tourmentaient ses cheveux épars. Les coudes appuyés sur ses genoux, le dos voûté, Claudine se présentait de profil à la porte.

Elle n'entendit pas entrer son frère, de qui l'épée et les éperons sonnaient sur le plancher de l'appartement. Maubrac demeura un instant sur le seuil, comme s'il eût voulu respecter le recueillement de Claudine; mais voyant l'immobilité de sa sœur et le désordre de sa toilette, il s'avança vers elle avec vivacité, et la prenant par le bras :

— Claudine, lui dit-il, que t'arrive-t-il ?

— Ah! te voilà! s'écria madame de Saint-Chamans en se dressant subitement. Tu viens à propos, sur mon âme!

Elle présenta à Maubrac un visage décomposé par la pâleur. Rejetant en arrière, et des deux mains à la fois, son épaisse chevelure qui lui voilait le front, d'une voix brève, elle dit à son frère.

— Assieds-toi là et écoute.

Maubrac se laissa tomber plutôt qu'il ne se posa sur le siège que lui désignait Claudine. Il était effrayé et ému de l'état où il la voyait.

— Nous sommes perdus, lui dit-elle d'un ton saccadé et tranchant, ou bien nous touchons tout à fait au terme de nos rêves et de notre ambition! Un pas nous sépare d'un abîme honteux ou d'un triomphe éclatant. Je suis sous le coup de l'opprobre le plus affreux, ou je tiens la victoire dans mes mains.

L'émotion rendait la voix de Claudine à peine intelligible. Elle s'arrêta essuya la sueur qui inondait son visage. Maubrac attendit, n'osant prononcer une parole.

— Nous avons, reprit la comtesse après un moment de silence et de recueillement, nous avons deux choses à faire, deux crimes à commettre : il me faut ton bras, ton épée, ton intelligence.

De quelle espèce d'entreprise s'agit-il ? demanda Maubrac simplement et avec l'assurance d'un matamore de carrefour.

— Il s'agit, répondit la comtesse en lançant ses paroles avec une volubilité étrange, d'enlever Clermont de qui la liberté, peut-être même la vie, est menacée et de le mettre en lieu sûr.

— Bien.

— Puis de tuer Du Buc dans les vingt-quatre heures, soit en duel, cela te regarde, soit en le faisant assassiner au besoin. Choisis le plus facile et le plus prompt des deux moyens.

Maubrac froissa sa moustache entre ses doigts, se leva, fit le tour de la chambre, puis revint s'asseoir aux côtés de sa sœur.

— Je ne refuse rien de ce que tu me demandes, dit-il avec un calme parfait ; mais, avant de répondre oui, j'ai besoin de mieux comprendre.

Claudine regarda son frère sournoisement. Elle commençait à douter de tout le monde, et elle n'avait pu se défendre d'un soupçon même à l'endroit de Maubrac.

— Tu veux faire enlever du Parquet, reprit celui-ci, et dans quel but ?

— Parce que la Varenne n'a pu entendre sans crainte les manifestations de sympathie dont Clermont a été l'objet. Il a peur, te dis-je. Si nous ne faisons pas disparaître ce malheureux, il est perdu ; nos projets sont détruits, ma mission ici est manquée. Comprends-tu bien, à présent ? Et d'ailleurs, je suis allée au-devant des désirs de la Varenne, je lui ai promis de le débarrasser de ce rival importun ; il a servi nos projets sans s'en douter.

— Très bien, répliqua Maubrac ; mais par qui faire enlever du Parquet ?

— Ce soin te regarde, toi et tes amis. Ce que je veux, ce qu'il faut nécessairement, c'est que Clermont échappe aux terreurs de la Varenne, lesquelles se peuvent, à la moindre émotion, changer en une colère malfaisante.

— Du Parquet sera mis à l'abri, je t'en réponds. Il n'est pas nécessaire de l'enlever, il suffira de le veiller comme un trésor ; mes amis feront bonne garde autour de lui.

— Soit ; mais qu'ils le veillent bien !

— Fie-toi à moi ; mais ce que je m'explique moins, c'est ta résolution à l'endroit de Du Buc.

— Je veux qu'il meure ! Tu ne sais donc pas qu'il a révélé à la Varenne tous les renseignements qu'il tenait de mon mari ? C'est mon ennemi le plus acharné et le plus dangereux. La Varenne a feint,

vis-à-vis de moi, de n'avoir ajouté aucune foi à ses confidences, mais il y croit sans aucun doute ; et si le pouvoir que j'ai sur lui s'affaiblit, je suis perdue. Délaissée aujourd'hui, demain je serai expulsée de la colonie.

— Je vois, ma bonne sœur, reprit Maubrac, que tu ne sais pas tout ce qui se passe. Si tu as trompé la Varenne, en paraissant le servir par l'enlèvement de Clermont, la Varenne t'a tendu un piège en excitant ta haine contre Du Buc ; prends garde de tomber dans ce piège. A l'heure qu'il est, Du Buc est, au contraire, ta planche de salut.

— Je ne comprends pas, fit Claudine en se rapprochant vivement de son frère.

— Oui, la Varenne t'a tendu un piège, continua Maubrac. Que Du Buc ait fait confidence de la confession de Dubost, ce n'est pas douteux ; mais la Varenne, en te la rapportant, n'a eu d'autre dessein que de te pousser à le délivrer d'un rival redoutable.

— D'un rival ? demanda Claudine stupéfaite. De quel rival veux-tu parler ?

— Ne sais-tu pas que la Varenne est amoureux d'Antillia ? Il a demandé sa main, comme un gage de la paix et de l'étroite alliance qu'il veut faire avec les colons. Mais Antillia est fiancée à Du Buc ; ils s'aiment d'une vive passion, Henri d'Autanne a repoussé la demande de la Varenne. Celui-ci n'a plus qu'un moyen d'arriver à la réalisation de son rêve, c'est de se débarrasser de Du Buc. Il a compté certainement sur ta vengeance pour lui rendre ce service.

— Oh ! c'est abominable ! s'écria Claudine. Et que faut-il donc faire ?

— D'abord laisser vivre Du Buc, répliqua Maubrac ; c'est le moyen d'enlever à la Varenne tout espoir de mariage ; partant aucune réconciliation n'est possible entre lui et les colons, et tu conserves, au contraire, ton influence, car Du Buc vivant, la Varenne aura besoin de flatter tes colères et d'attiser ta haine.

— Tu as raison, Maubrac, tu as raison. Mais il ne faut pas nous en tenir là ; c'est une pure position de défensive qui ne suffit plus. Il m'importe d'agir ; cherche, trouve, tu es maître de toi, moi je n'ai plus ma tête.

— Oh ! j'ai combiné mon plan, ma chère Claudine. N'y ai-je pas mon intérêt aussi ?

— Voyons, parle.

— Comme tu le disais très bien tout à l'heure, il faut prendre l'offensive. Tous les événements qui se passent nous en fournissent le moyen. Il faut d'abord tourner contre la Varenne l'arme dont il croit tenir la poignée. Triomphe de ta haine, assoupis ta colère et attire Du Buc dans le piège de tes

sourires et de tes grâces. Au lieu d'un ennemi, faisons un allié de lui et flattons les colons.

— Comment nous y prendre ?

— Ils croient tous que Macandal est l'auteur de l'assassinat de M. le chevalier d'Autanne et de l'enlèvement d'Antillia. C'est contre ce malheureux que va s'égarer l'expédition à laquelle la Varenne a prêté son concours avec le plus vif empressement. Il faut mander Henri d'Autanne près de toi, le détromper sur le compte de Macandal, lui dire l'auteur véritable du crime, accuser la Varenne d'en être l'instigateur. Son amour subit pour Antillia rendra vraisemblable au moins cette accusation, et tu offriras à Henri de lui rendre sa sœur.

— En échange de Dubost, alors...

— Sans condition d'abord. Le point capital est d'ameuter les colons contre la Varenne. Je me charge de voir Fabulé et de retirer la jeune prisonnière de ses mains.

Claudine sauta au cou de son frère, et l'embrassa avec l'effusion de la gratitude et de l'admiration.

— Va, lui dit-elle, va solliciter de M. d'Autanne l'entrevue dont j'ai besoin. Dis-lui qu'il y va de la vie de sa sœur, de la sienne, que sais-je ? Dis-lui tout ce que tu voudras pour le décider, mais amène-le-moi... ou plutôt, non, fit tout à coup Claudine, j'irai moi-même le trouver... demain, car aujourd'hui il serait trop tard.

XII.

Fabulé avait transporté Antillia dans son propre *ajoupa*, et lui avait donné les plus grandes marques de respect, tant la supériorité de caste et de peau exerçait de prestige, même sur cette sauvage nature. Antillia, ignorant à l'instigation de qui avait été commis le double crime dont elle avait été le témoin et la victime, l'attribua à une de ces vengeances barbares dont la conscience du nègre était déjà si lourdement chargée.

S'imaginant que sa captivité cachait un sentiment de cupidité, elle promit à Fabulé toutes les récompenses qu'il exigerait et surtout son impunité pour obtenir sa délivrance; le bandit demeura inflexible. La jeune créole en appela alors à cette énergie virile qui la caractérisait; les dangers auxquels elle était exposée ne l'épouvantèrent pas. Elle résolut de saisir ou même de faire naître l'occasion de s'évader.

Fabulé confiant dans l'isolement et dans la position formidable de son repaire, rassuré surtout par l'apparente résignation de la jeune fille, n'avait pris contre elle d'autre précaution que de recommander à deux de ses nègres de veiller sur l'*ajoupa*; leur

tête répondait du dépôt qu'ils avaient mission de garder.

En apprenant le retour de Lucinde au camp, Fabulé avait eu soin de l'éloigner de l'*ajoupa* où Antillia était enfermée. Il craignait que son secret ne fût surpris, et que la jeune négresse dans un accès de remords ne s'échappât pour l'aller dénoncer. Sa joie fut grande en apprenant de la bouche de Lucinde les préparatifs que les blancs faisaient contre Macandal, accusé du meurtre du chevalier et du rapt d'Antillia. Fabulé, heureux de rencontrer une si bonne occasion de ruiner son rival et de savoir en même temps qu'il était à l'abri des soupçons, promit tout ce que Lucinde sollicitait de lui. Il fit taire sa haine contre les blancs pour leur prêter aide et protection dans leur difficile et périlleuse entreprise.

Conformément aux instructions que lui avait transmises Lucinde, Fabulé devait, pendant la nuit, se rendre sur l'habitation d'Autanne pour se concerter avec celui-ci et avec Du Buc sur les mesures à prendre pour marcher contre Macandal.

— Veux-tu que je t'accompagne ? demanda Lucinde au chef des *marrons*.

Le nègre réfléchit un moment et répondit :

— Oui, certes, tu m'accompagneras.

Fabulé ne se dissimulait pas la gravité de sa situation. Sur le point de se mettre en route, il s'était demandé si la jeune négresse était bien sincère et si ce n'était pas un piège qu'on lui tendait.

Il avait résolu, d'ailleurs, de ne point aller jusqu'à l'habitation, mais de s'arrêter en chemin en quelque lieu où la fuite lui serait facile au cas où le combat se présenterait avec des chances trop inégales. Il enverrait Lucinde prévenir les deux créoles et les attendrait. Il comptait sur la nuit, sur sa connaissance particulière des localités, sur son courage et sur sa force pour échapper aux embuscades.

Fabulé et Lucinde se mirent donc en route, cette dernière frémissant d'impatience, tant sa haine contre Macandal lui donnait d'ardeur.

Vers le milieu de la nuit, pendant que le plus grand calme régnait dans le camp, Antillia se hasarda à se montrer à la porte de l'*ajoupa* qui lui servait de prison. Le nègre de faction était accroupi sur le sol, fumant une longue pipe caraïbe, et fredonnant par intervalles une chanson monotone et lugubre dont la jeune créole écouta avec joie les paroles peu poétiques, mais très significatives.

Cette chanson, improvisée évidemment, était une sorte d'hymne de remords où le nègre déplorait le meurtre commis le matin et la captivité de la jeune blanche. Il était tellement absorbé dans sa double opération de fumeur et d'improvisateur, qu'il ne

s'était pas aperçu de la présence d'Antillia. Celle-ci, après l'avoir examiné attentivement à la clarté splendide des étoiles, crut reconnaître en lui un de ceux qui avait envahi sa maison et aidé au meurtre de son père.

La jeune fille éprouva un tressaillement d'horreur; mais le danger de sa situation lui fit surmonter le dégoût qu'elle ressentait et rendit le courage à son cœur défaillant. Elle s'approcha résolument du nègre et lui frappa sur l'épaule. Celui-ci se dressa subitement sur ses jambes, et fut pris d'un tremblement dans tous ses membres, en apercevant devant lui la jeune créole pâle, immobile, les bras pendant le long de sa robe blanche. Il crut à une véritable apparition.

— Écoute-moi, lui dit Antillia. Tout à l'heure, dans ta chanson, tu regrettais le meurtre odieux commis sur mon père, ainsi que ma captivité.

— C'est vrai, maîtresse, répondit naïvement le nègre; car c'est moi qui ai donné à votre père le premier coup de *bangala* qui lui a brisé le bras.

— Tais-toi! s'écria Antillia qui frémit et cacha son visage dans ses mains.

Le nègre détourna la tête pour essuyer une larme à ses yeux.

— Pardon, maîtresse, dit-il en se mettant à genoux devant la jeune fille.

— Ton remords est-il bien sincère? demanda Antillia.

— Le bon Dieu en est témoin.

— Et tu regrettes de me voir captive ici?

— Oui, maîtresse. Les nègres *marrons* peuvent bien tuer les blancs, mais ils ne doivent pas faire les blanches prisonnières.

— Voudrais-tu me laisser m'évader?

Le nègre hésita, regarda autour de lui avec la plus scrupuleuse attention, et répondit en balbutiant :

— Capitaine Fabulé m'a mis là en faction; je ne puis pas, il me tuerait demain.

— A qui appartenais-tu avant d'être parti *marron*? demanda Antillia.

— J'étais commandeur chez M. de Montfort.

— M. de Montfort est un bon maître.

— C'est vrai.

— Si je te promets d'obtenir ton pardon de lui, si je te promets de t'acheter, ensuite, à M. de Montfort et de te faire une existence douce et heureuse sur l'habitation de mon frère ou de mon mari, me laisseras-tu m'évader?

Le nègre promena de nouveau ses regards autour de lui et répondit bien bas :

— Maîtresse se perdrait dans les bois.

— Tu m'accompagneras, alors.

Le *marron* frissonna. Il n'avait pas hésité une

minute quand il s'était agi de fuir de chez son maître, et il tremblait à la pensée de s'évader de ce camp où il était plus esclave et plus maltraité qu'il ne l'avait été sur l'habitation de M. de Montfort. Était-ce la liberté qu'il regrettait? Quel usage en faisait-il, et l'avait-il seulement, cette liberté? Était-ce le meurtre, le pillage, à l'ordre du jour dans cette armée de bandits? Était-ce cette vie d'aventures et de périls, qui a ses charmes quand on en a goûté l'amertume? Était-ce enfin ce sentiment de la terreur qu'il inspirait et qui lui donnait une sorte d'orgueil de sa supériorité brutale? Il y avait un peu de tout cela dans les hésitations du nègre à obéir au sentiment de pitié qui avait agité son cœur dans la solitude et dans la rêverie entre sa pipe et sa chanson.

— Tu ne me réponds pas, fit Antillia. Si tu ne veux pas m'accompagner, si tu refuses tout ce que je t'offre en récompense du service que je réclame de toi, laisse-moi partir seule.

— Seule, non; j'aurais peur pour maîtresse; je l'accompagnerai, mais je ne rentrerai pas à l'habitation de M. de Montfort.

— Si tu reviens ici, Fabulé te tuera.

— Je ne reviendrai pas ici, je resterai dans les bois, ou bien j'irai trouver Macandal.

— Soit, répondit Antillia, tu agiras comme tu l'entendras. Si tu t' enrôles avec Macandal, tu peux lui dire que tu viens de ma part, tu seras bien reçu. Si tu te décides à rentrer chez ton maître, rappelle-toi que je n'oublierai jamais le service que tu vas me rendre.

— Je conduirai maîtresse jusqu'à un endroit où elle pourra, ensuite, trouver son chemin toute seule et sans redouter aucun danger.

— C'est bien, partons!

— Attendez, maîtresse, fit tout à coup le nègre au moment où ils allaient partir; rentrez un instant dans l'*ajoupa*.

Antillia obéit, non pas sans crainte sur ce retard dont elle ne savait pas la cause.

Le nègre promena autour de lui un regard pénétrant, et s'assura que tous ses compagnons dormaient d'un profond sommeil.

Cet examen achevé, il marcha droit à un tronc d'arbre, derrière lequel il avait aperçu deux yeux qui flamboyaient comme deux étoiles dans l'obscurité. C'était son camarade de faction qui avait écouté toute sa conversation avec Antillia, et épié tous leurs mouvements. Arrivé à deux pas de l'arbre, le nègre s'élança comme un tigre sur l'espion, le saisit de la main gauche à la gorge avec une force surhumaine, et de la droite il lui asséna sur la tête un coup de son *bangala*. Le malheureux tomba sur le sol sans avoir pu même pousser un cri.

